

# LE LIVRE ET LA CARTE

## Représentations de l'Afrique par Bakrī (XI<sup>e</sup> siècle) et Idrīsī (XII<sup>e</sup> siècle)

par Emmanuelle Tixier du Mesnil

Université de Paris Ouest Nanterre  
Département d'histoire  
200, avenue de la République, 92001 Nanterre  
edumesnil@u-paris10.fr

---

La carte est le plus souvent au Moyen Âge le complément d'un livre de géographie, lequel ne se contente pas d'abriter sa légende. Les deux forment un couple que nous nous proposons d'examiner afin de déterminer la capacité de chacun à rendre compte d'un espace. C'est sans nul doute dans le monde islamique que la géographie a été le mieux pratiquée au Moyen Âge. Elle voit le jour dans la Bagdad abbasside du IX<sup>e</sup> siècle : la carte est alors centrale, au sein d'un premier genre géographique qu'on appelle la *ṣūrat al-arḍ*, la cartographie de la Terre et qui reprend l'essentiel des cartes de Claude Ptolémée. Au X<sup>e</sup> siècle s'impose une nouvelle géographie, dite des *masālik wa l-mamālik*; la principale caractéristique de ces ouvrages qui inventorient « les routes et royaumes » est de restreindre leur étude au *dār al-islām*, le domaine de l'islam; la carte devient secondaire car le livre est mieux approprié pour rendre compte de la diversité mais aussi de l'unité de l'Islam. La documentation qu'accumulent désormais les géographes excède de très loin ce que peut contenir le support graphique. À partir de l'an mil cependant, c'est dans l'Occident du monde musulman que s'écrit désormais la géographie. Afin d'analyser comment évolue le couple livre/carte, nous analyserons les oeuvres des deux géographes arabes majeurs d'après l'an mil, Bakrī et Idrīsī. Tous deux écrivent une géographie universelle, au sein de laquelle le portrait de l'Afrique témoigne de la conception qu'ont ces deux géographes des équilibres géopolitiques de leurs temps.

*In the Middle-Ages, maps were mostly additions to geography books which did not merely contain their captions. Both were intimately connected and this essay examines this relationship in order to determine how each managed to conjure up space. There is no denying that geography was best studied in the Islamic world in the Middle Ages. It was born in the ninth-century Abbasside Bagdad: the map was, at that time, central, within a first geography genre called the *sūrat al-arḍ*, the map-making of the Earth, which took up most of Ptolemy's maps. In the tenth century, a new geography, known as *masālik wa l-mamālik*, emerged. The main characteristic of these works, which listed the roads and kingdoms, was to limit its study to *dār al-islām*, the field of Islam; the map became secondary as the book was more appropriate to convey the diversity but also the unity of Islam. The documents thus collected by geographers far exceeded the contents of a graphic medium. Nevertheless, at the onset of the first millennium, geography was from then on written in the Western Muslim world. In order to analyze how the book/map coupling developed, we will assess the works of two major Arab geographers of the onset of the first millennium, Bakrī and Idrīsī. They both wrote a universal geography, at the heart of which, the portrayal of Africa testified to the conception they had of the geopolitical balance of their time.*

Cette contribution se veut le complément de celles faites dans ce même ouvrage par mes collègues médiévistes, spécialistes de la cartographie arabe et persane, Anna Caiozzo, Annie Vernay-Nouri et Jean-Charles Ducène. L'angle d'approche diffère néanmoins quelque peu ; j'ai préféré m'interroger sur la validité de la carte comme système principal de représentation de l'espace au Moyen Âge.

Partons d'une constatation simple : les cartes sont le plus souvent au Moyen Âge le complément, le corollaire, l'illustration (aucun des termes ne suffit à qualifier complètement ce lien) d'un livre. Les deux forment un couple qui ne va pas de soi aux époques postérieures. Si nul aujourd'hui ne demande quel

ouvrage est censé illustrer la carte accrochée au mur de la classe, au Moyen Âge, en revanche, les cartes viennent avec un livre : c'est le cas par exemple de celles d'Ibn Ḥawqal (X<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne), ou de celles d'Idrīsī (XII<sup>e</sup> siècle). Nous pouvons donc nous demander, ce qui est un brin provocateur dans un ouvrage consacré à la cartographie, si le livre qui accompagne la carte n'est pas aussi, sinon plus, apte à rendre compte d'un espace quel qu'il soit. Comme le Moyen Âge n'est pas un temps immobile et qu'il connaît lui aussi de profondes inflexions, nous tenterons de mettre en lumière l'évolution des places respectives du livre et de la carte au sein de la science géographique. Cela nous permettra ensuite de

nous pencher plus avant sur les deux plus grands géographes arabes d'après l'an mil, Bakrī et Idrīsī, et de comparer ce qu'ils disent tous deux de l'Afrique.

De fait, l'écriture de la géographie et la cartographie sont étroitement liées : en grec, le *geographos* est celui qui décrit la terre tout autant que celui qui la dessine<sup>1</sup> ; comme l'a montré Patrick Gautier Dalché, on aurait tort de les opposer<sup>2</sup>. Il est effectivement un peu simple de prétendre que la description littéraire de la Terre a prévalu jusqu'à l'époque moderne et qu'on lui a par la suite substitué une représentation imagée et cartographiée de l'espace, laquelle aurait été rendue possible par les progrès scientifiques. Ces deux conceptions de l'espace terrestre ont toujours coexisté, et ce depuis les origines grecques de la géographie : vers 550 avant J.-C., Anaximandre dresse la première carte du monde ; au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Hécatée de Milet écrit la première *Périégèse*<sup>3</sup>. Récit géographique et cartographie ne sont donc pas tant deux façons successives de rendre compte du monde que deux démarches qui appréhendent de façons différentes ce monde<sup>4</sup>. Il n'y a pas là de hiérarchie : la carte n'est pas mieux adaptée ou supérieure au texte pour témoigner d'un espace<sup>5</sup>. Les œuvres de la géographie arabe en témoignent.

Retraçons très rapidement l'histoire de la géographie arabe car on saisit de fait la place qu'occupe la cartographie. Elle voit le jour dans la Bagdad abbasside du IX<sup>e</sup> siècle : la carte est alors centrale, au sein d'un premier genre géographique qu'on appelle la *ṣūrāt al-arḍ*, la cartographie de la Terre<sup>6</sup>, magistralement analysée par André Miquel dans son étude sur la géographie humaine du monde musulman jusqu'au XI<sup>e</sup>. Le genre de la *ṣūrāt al-arḍ* est une cartographie commentée qui reprend l'essentiel des cartes de Claude Ptolémée (astronome et géographe alexandrin du II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne), perdues mais dont nous connaissons des copies byzantines du XIV<sup>e</sup> siècle. Le grand mathématicien et astronome al-Khwārizmī écrit ainsi avant 833 un *Kitāb ṣūrat al-arḍ*, première mappemonde arabe inspirée de l'œuvre de Ptolémée. En ce qui concerne l'Afrique, la

parenté est évidente : ce sont presque les mêmes tracés des côtes et des fleuves, l'emplacement des mêmes montagnes que l'on retrouve, même si les coordonnées, latitudes et noms de villes, varient beaucoup. Les cartographes ultérieurs s'inspireront toujours de cette première mappemonde.

Si l'on suit l'ouvrage d'André Miquel, ce genre de la *ṣūrāt al-arḍ*, qui s'épanouit au IX<sup>e</sup> et qui décrit alors l'ensemble de l'oekoumène, périclute au X<sup>e</sup> siècle alors que s'impose une nouvelle géographie, dite des *masālik wa l-mamālik*. La principale caractéristique de ces ouvrages qui inventorient « les routes et royaumes » est de restreindre leur étude au *dār al-islām*, le domaine de l'islam, et de n'envisager le reste du monde qu'en tant que marge de ce domaine de l'islam. Il s'agit dès lors pour la géographie de montrer que le monde islamique est malgré tout uni, alors qu'en ce X<sup>e</sup> siècle s'opposent trois califats rivaux ; elle affirme qu'en dépit de la pluralité des États, ceux-ci sont reliés par des routes, que parcourent inlassablement marchands, pèlerins, poètes et voyageurs de toutes sortes. En un mot, c'est un monde certes désuni politiquement mais dont les élites sont unies linguistiquement et culturellement, de Cordoue jusqu'au Khorāsan. La seconde grande caractéristique de ce qui est dès lors une réelle géographie humaine, c'est que la carte devient secondaire : sur les cinq grands géographes auteurs de *masālik wa l-mamālik* du X<sup>e</sup> siècle : Ya'qūbī, Iṣṭaḥrī, Ibn Ḥawqal, Muḥallabī et Muqaddasī, deux seulement, Iṣṭaḥrī et Ibn Ḥawqal, ont adjoint de manière certaine une carte à leur ouvrage<sup>7</sup>. Donc si la carte va forcément avec un ouvrage, la réciproque n'est plus vraie.

Pourquoi ce véritable tournant épistémologique ? Tout d'abord parce que ces géographes, contrairement à leurs prédécesseurs, font du voyage l'un des moyens essentiels de la constitution du savoir<sup>8</sup>. Désormais, la documentation qu'ils accumulent excède de très loin ce que peut contenir la carte. Il ne s'agit plus de donner des noms ou des coordonnées de villes qui servent de point d'ancrage au territoire ; on évoque maintenant les particularités des lieux, les

1 Le verbe *graphein* signifie à la fois dessiner et écrire.

2 Sur les liens entre géographie et cartographie au Moyen Âge, voir le numéro 18 de la revue *Médiévales*, de 1990, consacré à « L'espace du Moyen Âge » et notamment les contributions de P. Gautier Dalché (Gautier Dalché, 1990, p. 5-15) et de P. Arnaud (Arnaud, 1990, p. 33-51). Voir également Goody, 1979, p. 108-196.

4 « À la linéarité séquentielle du langage, la carte substitue l'évidence synoptique d'un dessin où s'articulent simultanément des éléments d'information distincts » écrit Christian Jacob (Jacob, 1992, p. 44).

5 Dans *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Michel de Certeau distingue ainsi deux modèles de représentation de l'espace : l'itinéraire, « une série discursive d'opérations » et la carte, « une mise à plat totalisant les observations » (Certeau, 1990, p. 210-212).

6 Voir la grande étude d'André Miquel (Miquel, 1967-1988).

7 Ces œuvres sont : le *Kitāb al-buldān* de Ya'qūbī, le *Kitāb al-masālik wa l-mamālik* Iṣṭaḥrī, le *Kitāb ṣūrat al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal, le *Kitāb masālik wa l-mamālik* de Muḥallabī, et le *Kitāb aḥsan al-taqāsīm fi ma'rifat al-aqālim* de Muqaddasī.

8 Sur ce thème, voir l'important ouvrage de Houari Touati (Touati, 2000).

personnages célèbres qui y ont vu le jour ou qui se sont illustrés en ces endroits. On expose les merveilles, les choses extraordinaires qui font la réputation d'une région, mais aussi son histoire, ses ressources naturelles, etc. De plus, et c'est fondamental, on raconte ce qu'on a vu. La géographie se littérarise, devient de la littérature et contribue à l'élaboration de l'*adab*, une notion complexe que l'on peut approximativement traduire par culture générale ou belles-lettres.

On ne peut donc, convenons-en, que passer du dessin au texte et transcender la schématisation du monde : « fleuves, mers et montagnes, ces plus beaux fleurons du genre de la *ṣūrat* traditionnelle, tendent en effet à devenir accessoires<sup>9</sup> » ; ils s'effacent devant l'avènement de ce qu'André Miquel qualifie de véritable géographie humaine. Laquelle a pour but premier non de vulgariser les données astronomiques sur la configuration de la Terre, mais de témoigner de l'immensité et de la diversité du monde de l'islam. Il s'agit alors d'indiquer les itinéraires qui relient entre elles les provinces, d'égrainer les noms qui sont attachés à des lieux et qui permettent en retour de mémoriser ceux-ci. Or la carte est en grande partie impuissante à rendre compte de ce foisonnement dans l'unité.

Cette géographie cependant ne survit pas, du moins en Orient, aux bouleversements du XI<sup>e</sup> siècle. L'intrusion brutale des Turcs seldjukides sur la scène proche-orientale, au milieu du siècle, a d'importantes conséquences : le califat abbasside est à nouveau sous tutelle, un sunnisme militant et nivelant devient la bannière de ce peuple nouvellement converti à l'islam mais surtout, à partir d'Alp Arslan (1063-1072) et de Malik Shāh (1072-1092), le persan (re)devient la langue de culture dans une grande partie de l'Orient (Iran, puis plus tard, Anatolie, Inde).. La *mamlaka*, l'empire unifié, a fait long feu et l'unité de façade du *dār al-islām* imaginée par les lettrés vole en éclats, tandis que les divisions politiques, pensées un temps

comme conjoncturelles, perdurent. C'est à ce tournant, le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, qu'André Miquel clôt son étude<sup>10</sup>.

Cependant, si l'on n'écrit plus guère de traité de géographie universelle en Orient, le genre n'a pas disparu pour autant puisque c'est désormais dans l'Occident du monde islamique (al-Andalus, Maghreb, Sicile même après la conquête de l'île par les Normands), que l'on écrit encore des ouvrages de géographie universelle ; la translation de l'écriture s'explique en grande partie par le fait que ce versant du monde islamique a été bien moins décrit que l'Orient par la géographie bagdadienne dont il faut réparer les lacunes<sup>11</sup>.

Deux auteurs, Bakrī et Idrīsī, sont particulièrement représentatifs de la géographie arabe d'Occident d'après l'an mil parce qu'ils témoignent l'un et l'autre des rapports complexes qu'entretiennent géographie et cartographie ; voyons ce que tous deux écrivent sur l'Afrique. Précisons d'emblée que nos deux auteurs composent une géographie universelle et non pas une description de cette seule région de l'oekoumène. Précisons également que, par Afrique, on entend le Maghreb et le *bilād al-Sūdān*, littéralement le pays des Noirs (lequel se limite peu ou prou pour ces auteurs à la savane tropicale comprise entre l'ouest du Nil et l'Atlantique).

Le premier, chronologiquement parlant, est Bakrī, géographe andalou dont l'existence s'étire tout au long du XI<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Nous ne disposons que de bien peu de renseignements concernant sa vie : il serait né peut-être vers 405/1014 ou 1028 en al-Andalus, nom donné par les Arabes à l'Espagne musulmane, et mourut très âgé à Cordoue en *ṣawwāl* 489/octobre-novembre 1094<sup>13</sup>. À l'instar de nombre de savants de son temps, Bakrī s'illustra dans différents domaines du savoir : botanique, grammaire, philologie et surtout géographie : il est l'auteur du *Kitāb al-masālik wa l-mamālik* (Le Livre des itinéraires et des États)<sup>14</sup>, achevé selon les dires de Bakrī lui-même en 1068. Le fait même

9 Miquel, 1967, t. 1, p. 70.

10 André Miquel précise cependant dans un article essentiel l'évolution de la géographie arabe d'après l'an mil (Miquel, 1983).

11 Tixier du Mesnil, 2009.

12 De son nom complet Abū 'Ubayd 'Abd Allāh b. 'Abd al-'Azīz b. Muḥammad b. Ayyūb al-Bakrī.

13 Les notices biographiques consacrées à Bakrī, brèves et peu différenciées, sont les suivantes : Ibn Baṣkuwāl, 1966, n° 628 ; Ḍabbī, *Buḡya al-multamis fī-tārīḥ rijal Ahl al-Andalus*, éd. BAH, vol. III, 1885, n° 930 ; Ibn al-Abbār, *Kitāb al-Takmila li-kitāb al-Sila*, éd. BAH, 1888-1889, vol. V-VI, n° 228 ; al-Maqqarī, éd. Dozy *et alii*, 1855, II, p. 125 ; Ibn Bassām, *ḡahab*, II, notice reproduite par Ibn 'Idārā, éd. E. Lévi-Provençal, Paris, 1930, p. 240-242. Presque tous s'accordent sur sa date de mort : *ṣawwāl* 487/octobre-novembre 1094.

14 Des douze manuscrits qui nous sont parvenus des *masālik wa l-mamālik* de Bakrī, aucun n'est véritablement complet. Le travail de reconstitution le plus minutieux est celui mené par A. van Leeuwen et A. Ferré, (Leeuwen, Ferré, 1992). Quelques éditions et traductions partielles ont été réalisées depuis déjà fort longtemps ; sur l'Afrique, voir A. Jaubert qui a traduit les pages relatives au Ghana (Jaubert 1825, p. 1-10) ; De Slane publia et traduisit les pages relatives à l'Afrique du Nord (De Slane, 1858-59) ; Vincent Monteil a traduit des extraits relatifs à l'Afrique (Monteil, 1968) et, plus récemment, Cuoq, 1986, p. 80-109.

que douze manuscrits sont parvenus jusqu'à nous (et que c'est le seul livre de géographie figurant dans la liste des ouvrages arabes de l'Escorial, répertoriés par Casiri<sup>15</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle) suffit à attester son importance.

L'agencement de l'ouvrage, qui épouse peu ou prou un déroulement géographique est-ouest, est le suivant : description de l'Inde, de la Chine, des terres des Turcs, du Sind et du Tibet ; viennent celle de la Syrie et un long chapitre central consacré à la Perse. Bakrī expose ensuite l'histoire d'Alexandre le Grand, celle des rois de Grèce, d'Égypte, de Syrie et de Byzance. Le propos se fait à nouveau plus géographique et l'on repart pour l'Afrique noire, le pays des Berbères, le Sahara et ses oasis. L'avant-dernier chapitre est consacré à la description de l'Europe, au sein de laquelle figure le tableau de l'Espagne, et ce n'est qu'à la fin de l'ouvrage que se trouve l'étude réservée à l'Arabie, plus détaillée que les précédentes. Il n'y a pas de carte ; et pourtant, Bakrī est le plus important et le plus incontournable des géographes médiévaux dès lors qu'il est question de l'Afrique.

Bakrī est un géographe en chambre ; il puise dans les archives cordouanes et dans ce qu'il appelle « les livres de la grande bibliothèque<sup>16</sup> », sans doute celle de Cordoue<sup>17</sup> ; les spécialistes s'accordent à penser qu'il n'a jamais quitté sa terre natale, ce qui rend encore plus extraordinaire son ouvrage, lequel ne fut composé que grâce à la compilation d'auteurs antérieurs pour la plupart perdus, et grâce au rassemblement de données jusque là éparées sur ces contrées éloignées.

Le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, par son titre comme par son contenu, prolonge et renouvelle tout à la fois la géographie arabe classique du X<sup>e</sup> siècle, celle de Muqaddasī et d'Ibn Ḥawqal. La principale curiosité de ce livre, relevée par nombre d'auteurs, est l'importance du chapitre que consacre Bakrī à l'Afrique, principalement septentrionale, lequel constitue l'une des premières sources concernant le Maghreb médiéval. L'intérêt de ces pages fut très tôt compris et a donné lieu à la première traduction en français d'une partie de l'ouvrage : celle du

baron de Slane, intitulée *Description de l'Afrique septentrionale* et qui parut à Alger en 1857. L'ampleur de cette partie, près de 190 pages dans le texte arabe établi par De Slane à partir de quatre manuscrits, s'oppose de fait à la brièveté de la description de l'Espagne.

L'Afrique est aux yeux de Bakrī un espace qu'il devient important de décrire et d'inventorier. Autant le champ des données est désormais clos à propos de l'Orient et même, depuis Razī (X<sup>e</sup> siècle) et 'Uḍrī, (XI<sup>e</sup>), à propos d'al-Andalus, autant celui concernant le Maghreb mérite d'être défriché. Bakrī rompt donc totalement avec les géographes andalous qui l'ont devancé, et se lance avec force détails dans le tableau de l'ensemble géographique qui se déploie de l'Égypte jusqu'à l'Océan Ténébreux. Comme dans le cas de la géographie orientale du X<sup>e</sup> siècle, il présente des itinéraires, lesquels constituent une sorte de cartographie mentale. Les itinéraires forment l'ossature de cette écriture de la géographie et le principe ordonnateur de ce chapitre. Ils sont ce qui relie entre elles les différentes villes. Égrainer les noms des étapes, dérouler le fil de la route entre par exemple Siḡilmassa et Awdaḡust, c'est contribuer à une cartographie textuelle qui est aussi signifiante pour le lecteur que l'est pour nous la carte. La représentation de l'espace au Moyen Âge obéit bien souvent à la logique de la liste et au pouvoir évocateur des noms.

Néanmoins, contrairement à la carte imagée rapidement saturée d'informations, l'énumération des itinéraires permet d'insérer divers types de récits sur les particularités des lieux, les moeurs des habitants ou les ressources de la faune et de la flore.

Que retenir de ce portrait de l'Afrique que dresse Bakrī ? Première constatation, l'islam est profondément enraciné dans sa partie Nord. Il le décrit de façon originale, en témoignant de la diversité des voies qui y sont pratiquées ; des voies qualifiées par d'aucuns d'hérétiques mais que lui-même ne juge pas telles. De ce Maghreb, longtemps simple satellite des califats omeyyade de Cordoue et fatimide du Caire, viendront peut-être les forces vives qui permettront de contrer la Reconquista naissante et

15 Casiri, 1770.

16 *Kitāb al-Mamālik wa-l-Masālik*, texte arabe établi par S. Bouamrane dans le cadre d'une thèse soutenue en 1993 à l'Université de Paris-I (Bouamrane, 1993, p. 527).

17 Ses sources sont les œuvres de Razī, de Warrāq, de son maître 'Uḍrī, ainsi que celle de l'informateur juif Ibrāhīm b. Ya'qūb al-Isrā'īlī al-Ṭurtūṣī dont l'ouvrage, datant du début du X<sup>e</sup> siècle, a été perdu. Il puise cependant principalement dans les grandes encyclopédies orientales du X<sup>e</sup> siècle : celle de Ṭabarī (mort en 310/923), dont il s'inspire dans la première partie de son ouvrage, consacrée à la création du monde et à l'histoire des prophètes et *Les prairies d'or* (*Kitāb Murūḡ al-dahab*) de Mas'ūdā (280/893-345/956).

le réveil de la chrétienté latine, auquel Bakrī, en bon Andalou, assiste aux premières loges<sup>18</sup>. Ces terres de l'Afrique du Nord, dans une conception très khaldūnienne de l'espace, sont un réservoir de forces nouvelles<sup>19</sup>. Le contexte est effectivement celui de l'émergence de peuples nouveaux dans les différents espaces du *dār al-islām* : les Turcs Seldjukides, à l'est et les Berbères almoravides à l'ouest<sup>20</sup>.

Le portrait de l'Afrique noire est différent : le *bilād al-Sūdān* est montré comme une zone globalement islamisée ; le Ghāna en revanche se caractérise par une société plus contrastée, où des communautés musulmanes côtoient des populations païennes (appelées *majūs* ou *kuffār*), dont les us et coutumes sont aux antipodes de ceux des musulmans, selon une très classique inversion des valeurs : « tous les hommes ont la barbe rasée, et les femmes se font raser la tête. Le roi se met au cou et au bras des bijoux de femme<sup>21</sup> ». Notre géographe rapporte également des anecdotes qui ont notamment pour fonction de divertir le lecteur, dont celle sur une peuplade étrange au sein de laquelle les femmes se rasent la tête mais pas les poils du pubis. L'une d'entre elles, raconte Bakrī, interpella un jour un Arabe de La Mekke, qualifié par Bakrī de très pieux et qui portait une longue barbe, en lui signifiant qu'elle aurait aimé avoir au sexe autant de poils que lui dans sa barbe ! Ce qui bien sûr déclenche la colère de l'homme et, on s'en doute, le rire de Bakrī<sup>22</sup>. La liberté de ton de notre géographe témoigne d'un réel intérêt ethnologique pour cet « autre », souvent qualifié de *'ajam* (terme signifiant littéralement celui qui ne maîtrise pas l'arabe, qui ne parle que par onomatopées, à l'instar du « barbare » des Grecs et des Romains). Des populations étranges et étrangères que Bakrī décrit le plus souvent sans les juger, et qu'il ne condamne que très rarement. Là où les géographes antérieurs n'ont vu qu'un pays sans

intérêt, peuplé de sauvages, considéré essentiellement comme une réserve pour la guerre sainte et la traite, Bakrī livre un discours construit sur l'altérité mais aussi sur la ressemblance, un tableau ethnographique qui renseigne le lecteur tout autant qu'il le divertit. Et lorsqu'il livre des données techniques, ce sont plus des indications sur les routes et les itinéraires que sur les coordonnées en latitude et longitude qui constituent l'ossature de la carte. On lui reconnaît ainsi le privilège d'être le premier à citer le royaume du Takrur, mais aussi de donner des informations relativement nouvelles sur les principales routes permettant de pénétrer dans le *bilād al-Sūdān*, pour aller au-delà de Siġilmassa jusqu'au Ghana ou pour rejoindre Gao. On conviendra que ce qu'il veut dire de l'Afrique excède de très loin le cadre de la carte et que cet exercice hautement littéraire ne peut tenir dans la grille d'intelligibilité héritée de l'astronomie qu'est « l'image de la Terre ».

Voyons plus rapidement Idrīsī, le second de nos auteurs. Il composa ses ouvrages à la cour des rois normands de Sicile, Roger II (1130-1154) puis Guillaume Ier (1154-1166)<sup>23</sup>. La vie d'Idrīsī demeure cependant largement méconnue faute de sources. Les travaux récents d'Anniese Nef et Amara Allaoua<sup>24</sup> ont cependant contribué à nourrir quelque peu les vides laissés par les tableaux lacunaires des auteurs médiévaux. Ce prince idrisside, descendant du prophète Muhammad et apparenté à la grande famille qui fonda Fès en 789, a peut-être vu le jour en Sicile (plus probablement qu'en Espagne) où les siens se seraient réfugiés, abandonnant al-Andalus ou le Maghreb. La date exacte de sa naissance demeure inconnue mais devrait se situer à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Il se serait éteint en 1175-1176. Quelques rares dates qu'il livre lui-même sont attestées, notamment celle du début de la composition de son ouvrage, en janvier 1154.

18 C'est progressivement au long du XI<sup>e</sup> siècle que le rapport des forces, jusque-là favorable à l'islam, s'inversa dans la péninsule Ibérique. Le califat omeyyade de Cordoue a sombré en 1031 et sur ses décombres ont été érigées des principautés, les Taïfas, constamment en guerre les unes contre les autres. C'est à la faveur de ces troubles que les petits royaumes chrétiens du Nord réclamèrent des tributs, les parias, pour prix de leur intervention ou de leur neutralité dans les conflits entre princes musulmans. À partir des années 1060, certaines villes andalouses tombèrent entre leurs mains. C'est à cette époque que Bakrī rédigea son ouvrage.

19 Voir l'ouvrage de Gabriel Martinez-Gros (Martinez Gros, 2006).

20 Dans l'Occident du monde musulman, au Maghreb, apparaissent les Almoravides. Ce mouvement, qui affirme à la fois l'identité berbère et un fort rigorisme religieux malikite, s'impose progressivement aux tribus sahariennes, à partir de la prise de Siġilmassa en 1055, puis à l'ensemble du Maghreb extrême dans les années qui suivent. En 1068, date de rédaction du *Kitāb al-masālik wa l-mamālik*, leur chef, Yūsuf ibn Tāšfīn, a pris la tête de la confédération almoravide et la nouvelle de ses succès est certainement parvenue en al-Andalus, terre qu'il « annexe » à partir de 1090.

21 Nous utilisons là la troisième édition du texte établi et traduit par De Slane (De Slane, 1858-1859). Cette troisième édition a été établie à Paris en 1965 ; texte arabe, p. 172 ; trad., p. 329.

22 De Slane, 1858-1859, texte arabe, p. 179 ; trad., p. 334.

23 La présence d'un intellectuel musulman auprès de la dynastie des Hauteville s'explique par l'histoire même de la Sicile : après avoir été romaine puis byzantine, l'île fut conquise par les armées arabo-musulmanes dans les années 830, puis par les Normands à partir de 1060.

24 Amara, Nef, 2000, p. 121-127 ; Nef, 2010, p. 53-66.

La principale particularité de l'oeuvre d'Idrīsī est la complémentarité entre un livre, une mappemonde et des cartes. Nous avons donc là trois éléments à la fois distincts et inséparables. L'ouvrage est le *Kitāb Nuzhat al-mushtāq fi-ḥtirāq al-afāq*, « L'Agrément de celui qui est passionné par la pérégrination à travers le monde », également appelé le *Kitāb Ruġār*, le « Livre de Roger », en hommage au souverain sicilien Roger II, auquel il est dédié. L'ouvrage, rédigé en arabe, témoigne du rayonnement que continuait à avoir la culture arabo-musulmane en Sicile, un siècle après la perte de l'île par l'islam. Ce livre se veut le complément ou, plus justement, l'accompagnement d'un support graphique, un planisphère en argent sur lequel aurait été gravée une carte du monde, dressée au préalable par le roi normand sur une tablette. Le prologue du livre explicite cette démarche :

Il se procura une tablette pour dresser une carte et il commença à vérifier, petit à petit, ces données à l'aide de compas en fer et en tenant compte des observations qu'il avait tirées des livres cités et des informations qu'il avait retenues lorsque les auteurs divergeaient. Il appliqua son attention à l'ensemble de ces données jusqu'à ce qu'il établisse la vérité. Il ordonna alors que l'on fondît pour lui un planisphère précis, énorme et immense, en argent pur. Il pesait quatre cents livres italiennes, chacune d'elles équivalant à cent douze dirhams. Quand ce fut fait, le roi ordonna aux artisans d'y graver une représentation des sept climats, avec leurs contrées et leurs pays, leurs côtes et leurs campagnes, leurs golfes et leurs mers, leurs cours d'eau et l'embouchure de leurs fleuves, les zones habitées et les zones désertes, toutes les routes fréquentées qui relient ces contrées entre elles, avec les distances en milles, les itinéraires fréquentés et les ancrages connus. Cela en suivant le modèle que Roger avait fourni aux artisans sur la tablette où il avait dressé une carte. Ils ne laissèrent rien de côté et ils menèrent à terme cette réalisation et cette représentation conformément à ce qu'il avait tracé pour eux. Ils composèrent également un livre qui suivait ces illustrations et figures, sauf que le roi y ajouta la description des conditions propres aux différentes contrées et terres, regardant leur nature organique et inorganique, les lieux, leur configuration, leurs mers et leurs montagnes, les dis-

tances, les espaces cultivés, les récoltes, les types de construction, les spécialités et les disciplines qu'on y pratique, les produits fabriqués qui s'y vendent, les marchandises qu'on y importe et qu'on en exporte, les merveilles qui sont relatées et qui sont attribuées à ces zones. Cela en mentionnant dans quel climat ces éléments se trouvent et en décrivant les habitants, leur apparence, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs costumes et habits et leur langue. Enfin, il ordonna que ce livre s'intitulât « *Divertissement pour celui qui désire parcourir le monde* », ce qui fut fait au cours de la première décennie de janvier, qui correspond au mois de *šawwāl* de l'année 548H (1154). J'obéis donc à ces ordres et suis les grandes lignes dégagées par le roi<sup>25</sup>.

Même si l'authenticité de ce texte est sujette à caution<sup>26</sup>, il faut en reprendre les principaux arguments car ils sont un témoignage irremplaçable sur les modalités d'élaboration du livre et les rapports qui lient celui-ci à la carte.

La minutieuse collecte d'informations, menée sur près de quinze ans dans les livres de géographie comme auprès de voyageurs et de connaisseurs du terrain, le tri rigoureux entre l'improbable et le véridique, donnent donc naissance dans un premier temps à une représentation graphique, celle que le roi Roger, ou le géographe, qu'importe, dresse sur une tablette. La carte est ainsi présentée comme le moyen par excellence de vérifier la recevabilité des renseignements rassemblés, grâce à ce « regard zénithal et froid<sup>27</sup> » qu'elle pose sur le monde : si les coordonnées en latitude et en longitude concordent, si les différents lieux peuvent s'agencer de manière harmonieuse, on est alors dans l'établissement de l'authentique. Idrīsī pose donc que la carte est première, et justifie son existence en raison de l'impuissance des ouvrages antérieurs à rendre compte de la diversité et de la complexité du monde. À partir de cette carte, un planisphère en argent est exécuté par les meilleurs artisans<sup>28</sup>.

Le livre vient dans un second temps. Il accompagne le planisphère et reprend en partie les renseignements que ce dernier présentait à la vue, en leur adjoignant quelques indications relatives aux activités et aux coutumes des différentes populations<sup>29</sup>. Il

25 Idrīsī, éd. De Slane, 1858-1859 (3<sup>e</sup> éd. Paris, 1965), texte, p. 8-10 ; trad., p. 60 à 62.

26 Bresc, Nef, 1999, p. 27, note 2.

27 Farinelli, 1989, p. 10.

28 Ce planisphère fut effectivement réalisé, mais l'on pense qu'il a été perdu à Palerme en 1161.

29 À titre d'exemple, le premier ouvrage de ce type composé dans l'Occident chrétien, est le *Theatrum Orbis Terrarum*, composé aux Pays-Bas par Ortelius, en 1570. C'est un Atlas comportant 53 cartes accompagnées de notices géographiques et historiques imprimées sur le revers des dessins ; « les cartes ne se suffisent donc plus à elles-mêmes. La finalité intellectuelle de l'ouvrage demande la complémentarité de la description et de la carte, et un mode de consultation particulier, où la lecture du texte accompagne le regard porté sur les images » (Jacob, 1992, p. 102-103).

renforce même la prééminence du support graphique puisqu'il contient, à la fin de chaque chapitre, la carte correspondant à l'espace décrit. Ce sont ainsi quelque soixante-dix cartes qui viennent s'insérer au sein de l'ouvrage, illustrant les dix sections (*ğuz'*) que comporte chacun des sept climats du monde. Elles sont toutes de même format, donc d'échelles différentes puisque les climats ne sont pas d'égales dimensions<sup>30</sup>.

Pourquoi cette double représentation graphique ? Pour quelles raisons adjoindre au planisphère des cartes ? Si la mappemonde offre au regard un monde étalé et maîtrisé, elle ne peut égaler les cartes à grande échelle dans leur capacité à rendre compte des détails et des particularités d'espaces plus restreints. Idrīsī combine les deux démarches en alliant le planisphère et les cartes partielles, fragments d'une mappemonde qui témoignent, à leur échelle, d'une véritable vision globale, même si l'on ne peut les mettre bout à bout<sup>31</sup>. Ces cartes cependant ne se laissent découvrir qu'au fil du livre, auquel elles rendent toute sa place<sup>32</sup>.

Celui-ci est bien plus que le catalogue de ce qui ne peut figurer sur le dessin<sup>33</sup>. À l'instar de ses prédécesseurs, c'est bien un ouvrage de géographie qu'écrit Idrīsī, un ouvrage qui livre une vision du monde, fragmentée comme les cartes qui y figurent, et qui se dévoile au rythme de l'écriture. Il n'empêche que cette dualité, complémentarité sinon effective du moins revendiquée, constitue une exception dans le champ d'un savoir géographique dont le propos n'est plus guère, depuis le IX<sup>e</sup> siècle, de cartographier l'information<sup>34</sup>.

Il ne s'agit pas d'un simple retour à la cartographie de la Terre, au genre de la *ṣūrat l-arḍ* pratiqué à Bagdad au IX<sup>e</sup> siècle ; si Idrīsī reprend le principe de

la division du monde connu en sept climats, larges bandes s'étirant d'est en ouest et grossièrement parallèles à l'équateur, sa grande originalité est cependant de doter chacun des sept climats de dix sections ou compartiments permettant d'établir un quadrillage du monde. Ce quadrillage exemplaire et systématique permet d'enregistrer toujours plus de lieux et de toponymes, d'une façon cumulative, dans les cases qui constituent les différents tiroirs de la connaissance.

Dans la partie ouest des premier et deuxième climats, se trouve l'Afrique saharienne et sub-saharienne, « le pays des Noirs », au climat aride, aux ressources agricoles limitées mais où l'or abonde. On retrouve sous la plume d'Idrīsī les lieux communs de la géographie arabe médiévale sur l'influence du milieu sur les populations : soumises à une chaleur intense et brûlées par le soleil, elles sont de couleur noire, ont les cheveux crépus et ne brillent pas par leurs facultés intellectuelles<sup>35</sup>. Presque toutes les notices traitent du Nil, roi des fleuves dont les affluents semblent irriguer toute l'Afrique (à l'ouest, il s'agit certainement du Niger), où prospèrent différentes sortes de poissons et d'animaux fabuleux. Le merveilleux, mais aussi le tableau de la faune et de la flore, se taillent ici la part du lion.

Les chapitres consacrés au Maghreb occidental et central (II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> climats ; sections 1 à 3) sont beaucoup plus détaillés. Ils consistent en une avalanche d'informations touchant aux productions agricoles (la datte y règne en maîtresse absolue) mais surtout en une longue énumération des populations berbères ainsi que de leurs ancêtres éponymes. Pour Idrīsī, le Maghreb reste essentiellement une terre de tribus. Les puissants Almohades, qui sont en train d'unifier le Maghreb sous leur

30 Plus un climat est central, plus il est réduit en latitude : le premier climat mesure environ 18° en latitude, le second 9°, le troisième 7°30, le quatrième 5°30, le cinquième 5°, le sixième 8° et le septième 11° ; ces dimensions sont légèrement différentes de celles qu'assigne Ptolémée au monde (Bresc, Nef, 1999, p. 23).

31 Lorsque Konrad Miller, grand spécialiste des cartes du monde arabo-musulman, réunit les soixante-dix cartes, qui sont toutes d'échelle différente, en une mappemonde unique, il outrepassa les intentions d'Idrīsī (Miller, 1928).

32 Il est possible de feuilleter l'un des manuscrits d'Idrīsī conservé à la BnF (ms ar. 2221, c. 1300) à l'adresse suivante : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6000547t.r=arabe+idrissi.langFR>

33 Un livre n'est que rarement la simple légende de la carte ; l'exemple le plus fameux est celui des livres-catalogues qui accompagnaient les deux globes représentant la terre et le ciel, effectués par le père Coronelli et offerts à Louis XIV. Le gigantisme de ces derniers (3,90 m de diamètre) rendait impossible la lecture des multiples inscriptions et la vision de la riche iconographie ; les livres, établis par François Le Large, reproduisent donc ces éléments, mais en les assortissant de commentaires et d'explications. Ils sont donc plus que des médiateurs (Jacob, 1992, p. 79-80, 216-231).

34 Les traités du type *masālik wa l-mamālik* sont parfois enrichis d'une carte, mais celle-ci est secondaire, pour justement se différencier du genre, antérieur, celui de la *ṣurāt al-arḍ*, la cartographie de la Terre. Le voyage relègue paradoxalement la carte au second plan puisqu'il refuse la schématisation de l'image du monde et lui préfère l'autopsie (Touati, 2000, p. 160).

35 La géographie arabe des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles prétendait que les populations des V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> climats présentaient des yeux délavés, des peaux blafardes et des capacités intellectuelles tout aussi limitées en raison du froid qui prévalait dans ces zones. Assertion que ne reprend pas Idrīsī qui vit à la cour d'un souverain normand.

domination en cette première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, restent stigmatisés dans leur appellation de Maṣmūda, nom de la tribu du haut Atlas dont sont issus ses principaux dirigeants. Ils ont pourtant fait chuter les Almoravides, dont ils ont pris la capitale, Marrakech, en 1147, et se parent même du titre de califes, porté pour la première fois par des non-qurayshites<sup>36</sup> a fortiori Berbères. Mais peut-être Idrīsī, prince issu de la famille de Muḥammad, répugne-t-il à faire de ce mouvement hétérodoxe et berbère l'égal des grandes dynasties califiennes.

Le but d'Idrīsī n'est pas de refaire une *ṣūrat al-ard* mais de livrer une grille d'intelligibilité du monde, ce dont témoigne l'emploi d'un quadrillage exemplaire et systématique qui contribue à instaurer un ordre géographique. Un ordre géographique qui permet de dépasser les désordres de la toponymie, mais aussi de l'histoire. Il écrit un livre qui se veut aussi neutre que la carte : il n'évoque le plus souvent que les ressources, les marchés, la présence de bains, etc. Le fil directeur qui le rattache à ses prédécesseurs bagdadiens, égyptiens, cordouans ou persans, c'est qu'il est le dépositaire d'un savoir dont il est essentiel qu'il continue à s'écrire. Il est impératif que cette « bulle de savoir » arabe continue à recouvrir ces espaces où l'islam n'est plus prédominant. Qu'importe donc l'endroit d'où la géographie arabe s'écrit dorénavant, puisque comme le califat, elle est universelle, l'essentiel est qu'elle perdure, qu'elle continue à être seule à envisager le monde.

Pour conclure, nous pouvons dire que lorsqu'il s'agit de rendre compte d'une terre peu décrite par

les géographes antérieurs, de l'inventorier de la manière la plus exhaustive qui soit, alors le texte prime sur la carte car lui seul est à même de décrire, d'inventorier et, partant, de créer un territoire géographique. C'est ce dont témoigne l'ouvrage de Bakrī. Pour cet Andalou qui assiste aux prémices de la Reconquista chrétienne, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, il est essentiel de montrer la profondeur de l'implantation de l'islam en Afrique du Nord. Le portrait qu'il dresse de cette terre vise à mettre en lumière le vivier qu'elle peut être, le réservoir de forces vives, seules capables de régénérer l'islam quand les dynasties qui le dirigent sont à bout de souffle. Lorsqu'en revanche, le but du tableau géographique est de mettre à égalité les espaces, la carte s'impose car elle postule une fausse intemporalité, celle des frontières naturelles et de la géographie des climats. Au XII<sup>e</sup> siècle, l'islam ne peut plus guère se penser seul, entouré de simples marges plus ou moins sauvages ou décadentes. Idrīsī, qui compose à la cour du roi normand de Sicile, renoue avec la cartographie de la Terre et ne peut se contenter, comme ses prédécesseurs bagdadiens ou andalous, de décrire le seul monde islamique. Or pour dresser le tableau du monde, la carte a un atout majeur dont ne dispose pas le texte : l'illusion de la neutralité et de l'égalité des espaces. Notre géographe adjoint néanmoins à cette carte, à ces cartes car elles sont multiples, un texte, lequel se veut également le plus neutre possible afin de s'affranchir du contexte historique ; il y parvient cependant beaucoup moins bien que la carte.

---

36 La tribu des Quraysh est la tribu mecquoise à laquelle appartenant Muḥammad; tous les califes antérieurs aux Almohades, qu'ils aient été omeyyades, abbassides ou fatimides, appartenait à cette tribu.

## Bibliographie

- Amara A., Nef A.**, 2000, « Al-Idrīsī et les Ḥammūdides de Sicile : nouvelles données biographiques sur l'auteur du *Livre de Roger* », *Arabica*, 67.
- Arnaud P.**, 1990, « Plurima Orbis Imago. Lectures conventionnelles des cartes au Moyen Âge », *Médiévales*, 18, p. 33-51.
- Bouamrane S.**, 1993, *Kitāb al-Mamālik wa-l-Masālik* de Abū 'Ubayd al-Bakrī (XI<sup>e</sup> siècle). *Édition critique partielle avec introduction, traduction et notes*, Thèse de doctorat d'histoire [inédite], Université Paris-I Panthéon-Sorbonne, sous la direction de J. Devisse.
- BAH** : Codera, F. (éd.), 1883-1895, *Bibliotheca Arabico-Hispana*, 10 vol., Madrid.
- Bresc H., Nef, A.**, 1999, *Al-Idrīsī, La première géographie de l'Occident*, Paris.
- Casiri M.**, 1770, *Bibliotheca Arabico-Hispanica Escorialensis*, vol. II, Madrid.
- Certeau M. de**, 1990 (1<sup>re</sup> éd. 1980), *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio Essais.
- Cuoq J.**, 1985, *Recueil de sources arabes concernant l'Afrique occidentale*, Paris.
- Farinelli F.**, 1989, « Pour une théorie générale de la géographie », *Géorythmes*, 5, Recherches géographiques, Université de Genève.
- Gautier Dalché P.**, 1990, « Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Âge », *Médiévales*, 18, p. 5-15.
- Goody J.**, 1979, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris.
- Ibn Baškuwāl**, 1966, *Šila fī- tārīḥ a'immat al-Andalus*, Le Caire.
- Ibn 'Iqdārī**, éd. É. Lévi-Provençal, 1930, *Kitāb al-Bayān al-Muğrib. Histoire de l'Espagne musulmane au XI<sup>e</sup> siècle. Texte arabe publié pour la première fois d'après un manuscrit de Fès*, III, Paris, Geuthner.
- Jacob C.**, 1992, *L'empire des cartes, approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Bibliothèque Albin Michel Histoire, Paris.
- Jaubert A.**, 1825, « Relation de Ghanat et des coutumes de ses habitants », dans *Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie*, t. II, Paris, p. 1-14.
- Leeuwen A. (van), Ferré, A.** (éds.), 1992, *Kitāb al-Masālik wa-l-Mamālik*, 2 vol., Carthage.
- Mac Guckin de Slane W.**, 1858-1859 (repr. Alger, 1913 ; Paris, 1965), « Description de l'Afrique septentrionale par El-Bekri », *Journal Asiatique*, 12, p. 412-492, 497-534 ; 14, 117-152.
- Al-Maqqarī**, 1855 (réimp. Amsterdam, Oriental Press, 1967), *Nafh al-Ṭīb*, éd. Dozy, R., Dugat, G., Krehl, L., Wright, W., *Analectes sur l'Histoire et la Littérature des Arabes d'Espagne*, II vol., Leyde, Brill.
- Martinez-Gros G.**, 2006, *Ibn Khaldūn et les sept vies de l'Islam*, Arles, Actes Sud, Sindbad.
- Miller K.**, 1928, *Weltkarte des Arabers Idrisi vom Jahre 1154 mit Erläuterungen*, Stuttgart.
- Miquel A.**, 1967-1988, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11<sup>e</sup> siècle*, 4 vol., Paris.
- Miquel A.**, 1983, « La géographie arabe après l'an mil », *Settimane di Studio del Centro di Studi sull'Alto Medioevo*, XXIX (*Popoli e paesi nelle cultura altomedievale*), Spolète, p. 153-174.
- Monteil V.**, 1968, « Al-Bakrī, routier de l'Afrique noire et blanche », *Bulletin de l'IFAN*, t. XXX, série B, n° 1.
- Nef A.**, 2010, « Al-Idrīsī : un complément d'enquête biographique », dans H. Bresc, E. Tixier du Mesnil, dir., *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, p. 53-66.
- Nicolet C.**, 1988, *L'inventaire du monde ; géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, Hachette, Collection « Pluriel ».
- Tixier du Mesnil E.**, 2009, « La géographie andalouse, l'autre versant d'une même écriture », *Arabica*, 56 (2-3), p. 179-191.
- Touati H.**, 2000, *Islam et voyage au Moyen Âge. Histoire et anthropologie d'une pratique lettrée*, Paris.

